

## Un voyage d'hiver

Philippe Jaccottet, *Truinas le 21 avril 2001*, Genève, La Dogana, 2004

Robert Melançon

---

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2348ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Melançon, R. (2005). Review of [Un voyage d'hiver / Philippe Jaccottet, *Truinas le 21 avril 2001*, Genève, La Dogana, 2004]. *Contre-jour*, (7), 179–182.

# Un voyage d'hiver

Philippe Jaccottet, *Truinas le 21 avril 2001*, Genève, La Dogana, 2004.

Le 21 avril 2001, à Truinas, André du Bouchet a été enterré. Ce livre très bref mais dont on ne semble pas pouvoir affirmer qu'on l'a lu, vraiment lu, compris, et qu'on en a fini avec lui, est en même temps que le récit de cet événement une admirable méditation sur la poésie. Ce matin d'avril, tout avait commencé par une sensation de désordre, et par un désarroi qu'aggravaient la neige sur les premières fleurs des pommiers, le froid, l'absence de tout rituel ou cérémonial, la brutalité incongrue d'une pelle mécanique creusant la fosse dans la terre fangeuse tandis que le cercueil reposait sur des tréteaux de chantier en tubes métalliques :

*Tout rituel oublié, ou délibérément refusé, et le contraire même d'un cérémonial, fût-il pauvre et discret : le silence, le froid humide, la neige qui maintenant avait cessé de tomber ou tournait à la pluie, et cette sorte d'attente chez ceux qui se tenaient là debout, légèrement hébétés, comme presque perdus.*

Mais, presque aussitôt, tout s'est transformé d'une manière incompréhensible : « j'ai été saisi alors d'une impression d'étrangeté qui n'a cessé de croître à mesure que le temps passait ». D'abord des gens approchèrent, en ordre dispersé, convergeant vers le petit cimetière au bas de la pente, puis des paroles furent prononcées autour de la fosse, étrangères à toute liturgie, plus ou moins improvisées, « presque au hasard et — en profondeur — pas du tout au hasard » : un poème d'André du

Bouchet lu par Dominique Grandmont, une salutation ou plutôt un cri du cœur de Jacques Dupin, l'adresse préparée la veille par Philippe Jaccottet à partir d'une strophe de « Mnémosyne » de Hölderlin, une page de Senancour lue par un inconnu, qui avait été le point de départ, près de quarante ans plus tôt, d'un chapitre de *Paysage avec figures absentes*. Une série de coïncidences — mais c'étaient plus que des coïncidences — se sont dès lors mises à lier ces circonstances et ces paroles, qui ont ainsi pris un sens, offert et dérobé tout à la fois, limpide et mystérieux comme les suggestions de la musique ou l'aura des fleurs au crépuscule. Ces paroles « fleurissaient », selon une métaphore qui est un des foyers de ce livre, tandis que le paysage désolé et « allégé » d'un improbable « avril hivernal » prenait une profondeur, un relief et une présence que ne suffisaient pas à expliquer la solennité d'une mise au tombeau, ni la rencontre inusitée de la floraison glaciale et lumineuse de la neige avec les premières fleurs des pommiers. Le monde réel — « plus beau, c'est-à-dire plus réel dans son étrangeté, dans sa sauvagerie, plus intense que je ne l'avais jamais vu » — surgissait en quelque sorte avec une plénitude paradisiaque — tel est bien l'impossible mot qui s'impose —, avec une force poétique incompréhensible. On m'excusera de paraphraser maladroitement, peut-être faussement quoique je m'efforce à la plus stricte fidélité, ce texte d'une pudeur et d'une retenue exemplaires ; je ne sais comment je pourrais d'une autre façon faire entrevoir son exceptionnelle qualité d'émotion et de pensée. Une présence s'imposait avec la violence douce de la poésie, dans la sensation « d'être tout entiers à l'intérieur du monde et accordés à lui comme semblent l'être les plantes et les pierres ». Dans cette métamorphose, le désordre initial, sans changer de nature, se transposait « en belle ordonnance », selon une expression de Hölderlin encore, tout ainsi que l'apparente extravagance de l'abandon lyrique porte, plus en profondeur, un ordre qui est en même temps celui de la langue et celui de notre être le plus intime.

Comment un tel débordement de poésie a-t-il pu se produire en un lieu et dans des circonstances qui semblaient si peu propices ? Il faut deux reprises du récit pour qu'il devienne pensable ou possible, non pas tant d'expliquer que de comprendre comment a pu naître « la sensation de voir

la réalité du monde comme “en relief”, comme vous submergeant, presque à couper le souffle ». Je me garderai bien de paraphraser ces reprises à leur tour, tâche impossible sans travestissement tant ce récit s’écrit et se reprend avec un tact infallible, dans les mots et dans des silences qui laissent se propager leurs suggestions infinies. Les phrases s’y enchaînent avec une parfaite simplicité, sobres et directes, sans la moindre recherche semble-t-il, à coup sûr sans le moindre effet, dans une prose tout unie, et pourtant leur horizon ne cesse de s’ouvrir comme les lointains se croisent et se perdent dans un paysage de montagnes. Ces images que j’entasse malaisément me semblent fausses, à la réflexion, mais je ne peux que les maintenir tout en les dénonçant, puisque je n’en trouve pas d’autres qui, si peu que ce serait, feraient pressentir l’extraordinaire pouvoir de ces pages. Tout y est musique, non par les artifices du nombre ou du rythme mais par des échos, des prémonitions, des silences chargés d’une sorte de tremblement, qui font véritablement ce qu’on osera nommer le chant naturel de l’âme accordée à tout. L’ai-je dit ? Je n’ai pas lu depuis des années, en langue française, une prose si souplement abandonnée à la vérité.

« Une trame de correspondances » — Jaccottet dit ailleurs un « réseau », puis il évoque des « rapports qui s’entretiennent » — s’impose peu à peu, associant la figure d’Emily Dickinson qu’André du Bouchet lisait dans les jours qui le conduisirent à la mort, celle de Gustave Roud, le maître et l’ami que la lecture d’Emily Dickinson avait aussi accompagné à la fin, la longue amitié qui lia Jaccottet et du Bouchet, leur ferveur commune pour Hölderlin et pour le mystérieux et poignant *Voyage d’hiver* de Schubert. Une énumération aussi crue fausse tout, je le crains, mais la force suggestive de ces pages, intacte, résiste à tout commentaire. Elles s’écrivent entre l’impossibilité de dire (« la rencontre, à peu près impossible à dire, de la neige sur les fleurs commençant à s’ouvrir ») et l’obligation de dire (« je suis bien obligé de dire, comme j’ai toujours essayé de le faire, ce que moi j’ai ressenti : rien d’autre ») — double contrainte miraculeusement respectée puisque rien n’est dit de ce qui ne pouvait l’être et que tout est pourtant deviné, donc a été dit en quelque façon.

Le foyer de cette méditation, c'est la poésie, plus précisément « une conception de la poésie où le travail d'écrire et le mode de vie, la façon de se tenir dans la vie », sont « indissociablement liés » dans « la discrétion et la dignité ». Jaccottet se remémore alors sa première rencontre avec André du Bouchet, à Royaumont en 1948, « à l'occasion de quelque festivité culturelle dont j'ai tout oublié », du temps qu'ils étaient l'un et l'autre de très jeunes poètes au seuil de leur œuvre. André du Bouchet lui avait alors dit : « nous avons les mêmes raisons », péremptoirement, avec « une intuition immédiate » dont, cinquante années plus tard, « il me faut bien reconnaître avec étonnement la justesse », avoue Jaccottet. Cela ne l'empêche pas de se demander, avec ce souci presque ombrageux de la vérité dont ses lecteurs savent l'intransigeance, « comment André pouvait s'accommoder de mes livres, et comment je pouvais nourrir pour les siens autant d'admiration ». Les « raisons » qu'évoquait du Bouchet, et la conception de la poésie, de la vie en poésie, qu'elles fondent, s'enfoncent plus profondément que les préférences ou les jugements sur les livres — jusqu'à « l'assise retrouvée », que Jaccottet appelle ici « le sauvage », où se métamorphosait en « belle ordonnance » le désarroi dans lequel s'étaient mis en branle les événements de ce froid matin d'avril.

Rarement aura-t-on lu une méditation sur la poésie si sobre et si subtile, d'une extrême simplicité aussi, dans laquelle « s'entretissent le visible et l'invisible, les choses de la nature, les bêtes, les êtres humains, vivants et morts, et leurs paroles, anciennes ou nouvelles, ainsi que le chagrin et une espèce de joie ». On rangera donc ce petit livre auprès de quelques autres, les plus précieux, ceux qui soutiennent véritablement l'expérience de la poésie : le *Zibaldone* de Leopardi, les lettres d'Emily Dickinson, *Le clair et l'obscur* de Paulhan, le *Journal* de Saint-Denys Garneau.

**Robert Melançon**